

des stimuli) selon certains principes et à les intégrer à un certain ordre qualitatif, autrement dit, si « tout ce que nous pouvons percevoir est (...) déterminé par l'ordre des qualités sensorielles qui fournit les "catégories" en termes desquelles l'expérience sensorielle peut seule avoir lieu » (*ibid.*, p. 187).

3. Peut-il y avoir des universaux sémantiques dans le langage des couleurs ?

Dans un article de 1978, Berlin et McDaniel écrivent, en se référant au livre publié en 1969 par Berlin et Kay, que :

« B & K ont soutenu qu'il y a des catégories de couleur fondamentales, et que les inventaires des termes de couleur fondamentaux de la plupart des langues se développent à travers le temps en lexicalisant ces catégories dans un ordre universel, soumis à des contraintes très fortes. En plus de cela, McDaniel a soutenu que ces universaux sont inhérents à la perception humaine de la couleur. La perception des couleurs de tous les peuples est le résultat d'un ensemble commun de processus neurophysiologiques pan-humains et McDaniel suggère que des processus neurophysiologiques constituent la base des modes de structuration universels dans les significations des termes de couleur fondamentaux.

Nous soutenons donc, en opposition directe à Gleason et à d'autres relativistes, que la perception humaine des couleurs offre une explication de la raison pour laquelle les locuteurs anglais segmentent le spectre visuel comme ils le font – et de la raison pour laquelle, en outre, les locuteurs d'autres langues exhibent l'ensemble limité et systématique de segmentations alternatives de l'espace des couleurs que l'on observe. En travaillant avec une compréhension des termes de couleur fondamentaux appuyée sur la biologie, nous pouvons montrer les relations naturelles qui existent entre les nombreuses catégories de couleur encodées dans des terminologies de couleur hautement différenciées comme celle de l'anglais et les catégories moins nombreuses encodées dans des langues qui possèdent des terminologies moins différenciées et donc superficiellement plus simples. Par conséquent, en étendant les arguments avancés par B & K, nous présentons la catégorie

lexicale de la couleur comme un exemple paradigmatique non pas de la relativité des structures sémantiques, mais de l'existence d'universaux sémantiques biologiquement fondés¹⁵. »

Autrement dit, il est tout à fait possible que, même au niveau anthropologique, il y ait bel et bien, et pour de bonnes raisons, qui sont en dernier ressort de nature biologique, des vérités universelles concernant la couleur et que l'idée de disparités et d'incommensurabilités linguistiquement fondées doive être, au minimum, tempérée par celle d'universaux biologiquement fondés. La réaction de Lyons ne consiste pas, du reste, à nier qu'il puisse exister, à ce niveau, une universalité d'une certaine sorte, mais à invoquer l'exemple de langues qui, comme le grec ancien, ne semblent tomber clairement dans aucune des catégories que distinguent Berlin et Kay. En d'autres termes, même si la variabilité des systèmes de couleurs ne correspond probablement pas à ce qu'affirme le relativisme naïf, il y a des options qui semblent constituer des contre-exemples à la loi de variation qui a été formulée par Berlin et Kay. C'est incontestablement une objection sérieuse, mais elle n'oblige sûrement pas, par elle-même, à renoncer à l'idée d'une universalité de base sur laquelle opèrent des variations qui sont soumises à des régularités d'une certaine sorte. Du point de vue ethnolinguistique, la discussion est loin d'être close et elle ne le sera peut-être jamais tout à fait; mais la charge de la preuve semble être maintenant plutôt du côté du relativisme, qui se trouve contraint désormais d'être à la fois plus précis dans sa formulation et plus modeste dans ses prétentions, que, comme cela avait été le cas pendant longtemps, de celui de son adversaire.

Pour en revenir à la façon dont j'ai formulé initialement la question, il est clair que, si on incline à considérer les couleurs comme des espèces naturelles, il faut encore indiquer si le principe de spécification qui les détermine peut être purement physique, ce qui est à première vue difficile à croire, ou bien s'il n'est pas plutôt, comme le pensent Kay et McDaniel, physiologique. Mais même s'il est seulement physiologique, notamment pour la raison que la division du spectre en un nombre déterminé de couleurs distinctes ne semble pas avoir de base proprement physique, il reste que ce que l'on peut s'attendre à rencontrer à ce niveau est plutôt une certaine universalité, et non pas la relativité radicale dont on a tant parlé.

Les conclusions auxquelles avait abouti le livre de Berlin et Kay étaient les suivantes :

(1) Toutes les langues contiennent des termes pour noir et blanc (ou, plus exactement, des termes dont les points focaux, dans l'application, correspondent à ceux de « noir » et « blanc » ; l'extension des termes en question sera évidemment différente de celle de « noir » et « blanc » : un des deux termes (noir) s'appliquera à toutes les couleurs chromatiques « foncées » et « froides », l'autre (blanc) à toutes les couleurs chromatiques « claires » et « chaudes »).

(2) Si une langue contient trois termes de couleur, alors elle contient un terme pour rouge.

(3) Si une langue contient quatre termes de couleur, alors elle contient un terme pour vert ou jaune (mais pas les deux).

(4) Si une langue contient cinq termes de couleur, alors elle contient des termes à la fois pour vert et pour jaune.

(5) Si une langue contient six termes de couleur, alors elle contient un terme pour bleu.

(6) Si une langue contient sept termes de couleur, alors elle contient un terme pour brun.

(7) Si une langue contient huit termes de couleur ou plus, alors elle contient des termes, qui peuvent apparaître dans un ordre indifférent, pour violet, rose, orange et gris.

Les régularités qui s'expriment dans ces règles exigent évidemment une explication et on peut estimer qu'elle doit être cherchée et peut être trouvée en grande partie dans le mode de fonctionnement de notre système visuel lui-même. Mais, comme le remarque Hardin, s'il n'y a pas lieu d'être surpris, compte tenu de ce que l'on sait aujourd'hui sur qu'il peut être, que les premiers termes chromatiques qui apparaissent correspondent toujours approximativement aux quatre couleurs primaires de Hering (rouge, jaune, vert, bleu), il est plus difficile de comprendre pourquoi ils apparaissent dans cet ordre précis. Pourquoi « rouge » est-il le premier et « bleu » le dernier à apparaître ? Il est très possible que l'explication de faits de cette sorte se fasse attendre longtemps encore ou que, même en faisant intervenir, en plus des données de la biologie, des considérations empruntées à la théorie

évolutionniste et des contraintes liées à des impératifs quasi-universels provenant de l'environnement, elle ne soit jamais trouvée. Mais le plus intéressant dans cette affaire est sûrement le fait que le vocabulaire des couleurs, qui avait été utilisé pendant longtemps comme un argument en faveur du relativisme sémantique, ait fini, justement à cause des liens essentiels qui le rattachent à la perception des couleurs et aux mécanismes physiologiques qui la rendent possible, par apparaître comme un de ceux qui se prêtent probablement le moins à cette utilisation et qui peuvent même être récupérés de la façon la plus directe qui soit par les universalistes.

4. *Que pensait réellement Wittgenstein ?*

Les *Remarques sur la couleur* de Wittgenstein ont été rédigées au début des années cinquante et on peut se demander justement si, quand on les considère du point de vue actuel, elles ne correspondent pas un peu trop à ce que Hardin appelle la sagesse dominante de ces années-là, et en particulier au relativisme anthropologique qui semble constituer un des ses ingrédients les plus caractéristiques et les plus contestables. Hardin n'a, pour sa part, guère de doute sur le fait que la position de Wittgenstein était bien celle-là et qu'elle est restée celle de la plupart de ses disciples. Comme beaucoup d'autres, il semble même convaincu que c'est en grande partie sous l'influence de l'œuvre de Wittgenstein (en commençant par certaines des idées qui ont été développées dans le *Tractatus*) que la sagesse des années cinquante a pu se constituer et se maintenir aussi longtemps.

C'est justement comme une attaque en règle contre la conception wittgensteinienne de la philosophie et une réfutation en acte des pré-supposés sur lesquels elle repose qu'Arthur Danto, qui a préfacé le livre de Hardin, a interprété celui-ci. Ce que l'on éprouve en le lisant est, selon lui, la stupéfaction et la jubilation que l'on ressent « en découvrant que certains phénomènes sont réels, au lieu d'être des artefacts de langage, et doivent être traités par les méthodes de la science plutôt que par l'analyse des mots » (*Color for philosophers*, p. XIII). Grâce au travail de Hardin, la recherche de la vérité peut désormais remplacer l'analyse conceptuelle et la solution des problèmes philosophiques être obtenue par une meilleure connaissance